

JACQUES RÉDA

Hors les murs



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

JACQUES RÉDA

Hors les murs

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1982*
et 2001 pour la présente édition.

Le parallèle de Vaugirard

DEUX VUES DE JAVEL

I

La péniche, tiens, s'appelle *Biche*, vide elle avance la proue en l'air, doucement. Derrière elle se déploie un lourd éventail d'ondes et puis de contre-ondes qui s'entrecroisent, mollement, fondant tout le plomb du fleuve inerte en pan de verre cathédrale. Y ballottent candides six canards. Sur l'autre berge, au carrefour du quai Citroën et de la rue Leblanc, se dresse un avertisseur d'incendie. Tout est tellement désert ce soir que je le prends d'abord pour un homme, un homme seul, absolument seul (il ignore que je le vois), irrévocablement seul avec son cœur plein de ronflements de sirène dans les orties, seul et méchant, et qui enfonce si fort les mains dans des poches trop étroites, pour s'absorber dans le sol, que ses grosses épaules sous un pull rouge lui remontent jusqu'aux oreilles. Si je le hélais par-dessus l'eau qui porte, il ne m'entendrait pas. Ne bougerait pas si on le cognait en pleine figure comme une vitre d'appel d'incendie, crachant peut-être une poignée de dents, et se mettant à hurler pour rien dans ce quartier de gravats et de murs peu combustibles. Cependant cet homme n'est pas triste : il est foutu, c'est différent. Car la tristesse projette une ombre arbitraire sur le monde, tandis que l'état foutu perçoit impartialement, bien que sans grand profit, son ordre et ses couleurs. Ainsi le blond céréale du sable en cônes dans les trémies, l'immonde vert roux empoisonné

des algues vomies le long des rives, où tout vient se disposer sans art mais à la perfection : les tours comme en pièces détachées d'usine d'électronique, les pointes de braise dans les collines carbonisées de Meudon, les bétonnières avec leurs toupies immobiles, les touffes d'ivraie et de flouve odorante sur les talus. Ce qui dévie, dévie en vertu d'un sens encore plus profond des lois et de l'équilibre, comme cette péniche qui flaire le vent, comme ces touristes allemands hagards qui cherchent la direction de Montmartre, et à qui hagard je répons *rechts* pour *links* — où sont-ils à présent ? Rendus à la fatalité qui réglait ma propre trajectoire et qui veut que chaque pas soit prévu, comptés chaque mot, chaque pointe aberrante ou non d'herbe, d'étoile, de ferraille, et chaque noix de la houille amoncelée en vrac derrière d'impavides madriers. Aucune trace de hasard ou de négligence ne se discerne. On a même balayé le quai, en aval du pont Mirabeau, d'où l'on voit le toit de petit sanctuaire zen en zinc de la gare, et une tour Eiffel en lattis de tonnelle trembler au bout des rails. Contre le mur du chemin de fer dépérissent un pied de vigne et trois plants de rhubarbe. Ce que remâche l'homme de la rue Leblanc doit avoir la saveur caustique de ces raisins. Cependant le soir se fait doux comme le fond d'une vieille boîte. J'y reste si droit dans le grand rangement, sous ma chemise écarlate, que les rares passants me prendront de loin pour un avertisseur.

II

Je ne cesserai donc jamais de chercher, d'attendre :
qu'est-ce qui me réclame ?

Au croisement de la rue Gutenberg j'emprunte la rue
Cauchy.

Des gouttes souples comme des pattes de chat vont
devant moi sur l'asphalte,
jusqu'au petit cimetière de Grenelle dont bronchent les
marronniers.

Le soleil apparaît comme une pomme d'arrosoir en
cuivre

et s'enfouit aussitôt au fond d'une lessive de haillons ;
il s'en dégage sur les hangars un bouillon de buée chaude
qui ranime le rouge de la rouille et, dans le bois des bar-
deaux

que le vent branle et décloue, une vieille disposition
salace.

Un éclair nu se désarticule à ce moment sous mes pieds.
Trop loin de la Maison Lauvergnas et des bistros arabes,
je vais me réfugier dans le tunnel qui fait communiquer
les rails de Citroën avec le quai du port aux sables,
houilles et graviers croquants entre les dents de l'orage — je
me voudrais prosaïquement ailleurs que dans ce noir
courant d'air

amplificateur de tonnerre et conducteur de foudre
d'où me délivre enfin la septuple extase d'un arc-en-ciel.

DEUX VUES DE BERCY

I

Il est évident que le soleil s'arrête et ne bougera plus.
Comme au fond de champs gris sous les tours se repose-
rait une faneuse,
sa face rose à travers les branches luit sur les toits de
Bercy.

Je tourne entre le milieu du fleuve et le parvis blond de
l'église,

je suis comme le démon variable de l'immobilité.

Là des sables adoucis marquent les étapes de la décrue,
paupières superposées vers le retour au sommeil de l'eau ;
ici j'aperçois une timide servante de la lumière :

dans un recoin mauve de grange plein de mousse elle se
penche de profil,

les mains au creux du tablier parce que *l'ouvrage est faite*,
et que dans le silence heureux de sa tête les derniers mots
sont dits.

J'ai appelé un chat roux qui s'est assis par politesse,
qui n'attend qu'un délai convenable pour pouvoir repar-
tir.

Je le sens compréhensif mais la circonstance l'embar-
rasse ;

il s'enfonce dans son poil et cligne bien chanoinement
des yeux.

Alors une pie s'envole et, du pont de la gare de la
douane,

roule le grondement d'un train moelleux, entre le fer et
le pavé,
comme le corps assoupi du temps quand il se retourne
en rêve
(et rêvant qu'il s'entend dormir dans le silence de Paris,
où je fais grincer ce petit volet aux boîtes du bureau de
poste).

II

Depuis quand n'a-t-on pas utilisé l'étroit banc de pierre ménagé dans un retrait de la balustrade, au pont de Tolbiac ?

Les constructeurs avaient de ces principes ou prévenances, naguère,
pour les enfants, les amoureux, les flâneurs assez rares qui se contentent d'apprécier les tas de sable en bas sur le quai
du fleuve immobile tout pailleté de reflets impressionnistes.

Une allée de gleditschias conduit jusqu'au pont du chemin de fer.

La surplombent d'un côté des donjons de style station thermale,
et de l'autre un avis de la lessive Saint-Marc QUI NETTOIE TOUT.

On voit aussi des bancs mais en fonte et bois sous les arbres
dont la base se fourre de touffes d'herbe, folle comme autour d'un puits.

Mais on ne rencontre jamais grand monde non plus dans ces parages ;
même les clochards préfèrent des lieux d'une moindre austérité.

Seul le soir s'y prélassa, plongé dans une telle buée rose,

qu'elle rend en pâte de Sèvres les cubes qui broient la
gare de Lyon
et que tous les platanes de Bercy croulent d'amour sur la
rive.

Pourtant un peu de vent fait jouer, entre les piles du
pont,

des mains dans des mailles de cheveux blonds qui flot-
tent, comme à la proue

d'un chaland baptisé *Paulhan*, tout ce linge et le
pavillon

noir à tête de mort blanche et deux os en X des pirates.

DEUX VUES DE LA POTERNE

I

Tandis qu'en pleine ombre, en plein vent sous l'arche, à
la Poterne,
deux amoureux confondent leur épouvante et la dou-
ceur,
derrière l'hôtel Spot le soleil descend comme une éme-
raude
nette et polyédrique. Toutefois j'avoue : je ne l'ai pas vu,
mais sur le cimetière sa lueur qui rôde par les planètes
et prend dans sa banquise heureuse les cœurs glacés, les
tours.
Elle me révèle une origine, un destin non terrestres,
et ma vie entière apparaît d'un aspect vert et dur,
m'enjoignant : reste en paix, reste devant l'hôtel Spot,
écoute-
moi qui n'ai rien à dire, désolé soleil, désolé
de t'avoir jeté là parmi des passions et des tombes
avec la peur de ne pas savoir ou ne pas pouvoir mourir,
droit comme ces peupliers, fuseaux d'une autre durée
qui heurte
à la Poterne avec les cœurs, le vent pour t'égarer.
Mais toujours te guidera partout l'espoir crépusculaire
qui glisse vert en hiver avec le grand serpent, ici
camouflé sous les ronces, le marbre, entre les os de ta
tête,
et brillant dans l'œil à facettes des blocs de Gentilly.